REVUE INTERNATIONALE DE PHILOSOPHIE

Revue Spécialisée en Études Heideggériennes

numéro 7 – 2019

Editée par www. respeth.org

ISSN 2311-6145

www.respeth.org, 2019
22 BP 1266 Abidjan 22 (Côte d'Ivoire)
Email : publications@respeth.org
Tél. : 00225 09 62 61 29 00225 40 39 26 95 00225 09 08 20 94

ORIENTATIONS DE LA REVUE

RESPETH est une Revue (en version électronique et papier) de recherches sur Martin HEIDEGGER. Elle est rattachée aux Universités d'Abidjan-Cocody (Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY) et de Bouaké (Université Alassane OUATTARA) de la République de Côte d'Ivoire. C'est une revue internationale à caractère philosophique qui paraît une fois l'an (en édition régulière). En dehors de cette édition régulière, pourront apparaître, en éditions spéciales, les Actes de Colloques, les Conférences et Ateliers. Les textes que la revue publie proviennent des divers horizons qui composent le vaste champ des disciplines littéraires, artistiques et des sciences humaines et sociales ayant été influencées par la pensée du philosophe Martin HEIDEGGER.

La revue *se propose de promouvoir et soutenir* le développement et la compréhension de la pensée de M. HEIDEGGER. Elle encourage la production de textes de synthèse, de réflexions critiques qui valorisent les contributions et les limites de la philosophie de Martin HEIDEGGER, des façons améliorées, novatrices ou des commentaires et des analyses critiques explicitant des questions d'ordre théorique, méthodologique, éthique, épistémologique ou idéologique se rapportant à la pensée du philosophe :

* Des réflexions d'ordre théorique axées sur des études portant sur les thèmes liés à la philosophie de Martin HEIDEGGER ;

* Des travaux de phénoménologie restituant les influences aristotéliciennes, kantiennes, hégéliennes, husserliennes, etc., sans oublier celles des penseurs matinaux grecs, subies par Martin HEIDEGGER et ses héritiers ;

* Des apports de type herméneutique interprétant, dans un sens plus ou moins heideggérien, les textes philosophiques ;

* Des critiques de portée éthique ou/et idéologique de la philosophie de Martin HEIDEGGER, en ses rapports à la société contemporaine et aux mondes non-occidentaux.

* Des articles synthétisant ou établissant l'état des connaissances, retraçant l'évolution de la pensée de HEIDEGGER, ou inclinant la philosophie héritée de Martin HEIDEGGER vers de nouveaux horizons ;

* Des comptes rendus d'ouvrages portant sur Martin HEIDEGGER.

RESPETH se propose aussi de publier les travaux primés dans le cadre du concours pour le Prix d'Excellence DIBI Kouadio Augustin.

Il existe des revues scientifiques traitant spécifiquement de la philosophie de Martin HEIDEGGER, certes. Et s'il existe des espaces de débats sur les possibilités qu'ouvrent la pensée de HEIDEGGER et ses influences dans le monde actuel, il convient de souligner qu'ils ne sont pas en assez grand nombre. La revue RESPETH se présente ainsi comme une ressource importante pour les chercheurs, les professeurs et étudiants qui s'intéressent au devenir de la philosophie d'influence heideggérienne.

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Abou SANGARÉ Prof. Titulaire, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire
Andrius Darius VALEVICIUS, Université de Sherkrooke, Québec, Canada
Antoine KOUAKOU, Prof. Titulaire, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire
Augustin DIBI Kouadio, Prof. Titulaire, Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY d'Abidjan-Cocody, Côte d'Ivoire
Jacques NANÉMA, Prof. Titulaire, Université de Ouagadougou, Burkina Faso
Jean Gobert TANOH, Prof. Titulaire, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire
Jean-Luc AKA-EVY, Prof. Titulaire, Université Marien NGOUABI, Brazzaville, République du Congo
Sophie-Jan ARRIEN, Prof. Titulaire, Université de Laval, Canada

COMITÉ DE LECTURE

Abou SANGARÉ Prof. Titulaire, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire
Alexis KOFFI Koffi, Maître de Conférences, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire
Andrius Darius VALEVICIUS, Université de Sherkrooke, Québec, Canada
Antoine KOUAKOU, Prof. Titulaire, Université Alassane OUATTARA, Bouaké,
Augustin DIBI Kouadio, Prof. Titulaire, Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY d'Abidjan-Cocody, Côte d'Ivoire
Jacques NANÉMA, Prof. Titulaire, Université de Ouagadougou, Burkina Faso
Jean Gobert TANOH, Prof. Titulaire, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire
Jean-Luc AKA-EVY, Prof. Titulaire, Université Marien NGOUABI, Brazzaville, République du Congo
Raoul KOUASSI Kpa Yao, Maître de Conférences, Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY d'Abidjan-Cocody, Côte d'Ivoire
Séverin YAPO, Maître de Conférences, Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY d'Abidjan-Cocody, Côte d'Ivoire
Sophie-Jan ARRIEN, Prof. Titulaire, Université de Laval, Canada

COMITÉ DE RÉDACTION

DIRECTEUR DE PUBLICATION :
Antoine KOUAKOU, Prof. Titulaire, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire

REDACTEUR EN CHEF :
Jean Gobert TANOH, Prof. Titulaire, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION :
Léonard KOUASSI Kouadio, Institut National du Supérieur des Arts et de l'Action Culturelle, Côte d'Ivoire
Séverin YAPO, Maître de Conférences, Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY d'Abidjan-Cocody, Côte d'Ivoire

MEMBRES :

Alexis KOFFI Koffi, Maître de Conférences, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire
Christophe PERRIN, Université Paris-Sorbonne, France
Élysée PAUQUOUD Konan, Université Catholique de l'Afrique de l'Ouest, Côte d'Ivoire
Oscar KONAN Kouadio, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire
Pascal ROY-EMA, Université Alassane OUATTARA, Bouaké, Côte d'Ivoire
Sylvain CAMILLERI, Université Catholique de Louvain, Belgique

RESPONSABLE TECHNIQUE :
Raoul KOUASSI Kpa Yao, Maître de Conférences, Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY d'Abidjan-Cocody, Côte d'Ivoire

SOMMAIRE

Pourquoi Heidegger ? 9

TECHOU (Roland), **Heidegger et la nouvelle tonalité affective de l'être humain**.....11

REGNIMA (Ouandé Armand), **Sur la question de la technique : Distance et Proximité entre Jacques ELLUL et Martin HEIDEGGER**.....24

NANOU (Mamboh Mathieu), **De la technique comme onto-phénoménologie à l'ère moderne**.....43

KOMENAN (Gervais Kouassi), **De l'essence de la parole chez Martin Heidegger**.....58

KOUASSI (Kpa Yao Raoul), **La critique du rejet heideggérien de l'*a priori* kantien**.....73

POURQUOI HEIDEGGER ?

Dans la langue de sa pensée, Heidegger dit que l'Être est la présence du présent ; cela apparaît comme une explicitation de cette catégorie fondamentale de la métaphysique occidentale. Qu'une Revue scientifique, en terre africaine, soit consacrée à rendre explicite l'intuition du dernier des grands penseurs de l'être, n'implique pas moins une question importante qu'il faudrait immédiatement poser, à savoir : Y a-t-il un intérêt à réfléchir, avec Heidegger, sur le sens et la vérité de l'être, pour des êtres dont l'histoire consciente demeure encore très problématique dans l'imaginaire de beaucoup de blancs ? Cette question, en se la posant, ne s'inscrit nullement dans un conflit d'identité ou de capacité historiale ; elle vise plutôt à scruter un implicite qui structure tout grand philosopher : Le rapport de la conscience aux choses. Ce rapport ne peut être esquivé, sous aucun prétexte, pour autant que l'homme, quelle que soit sa particularité individuelle ou collective, ne peut pas ne pas comprendre que le point de départ de l'histoire s'inscrit nécessairement dans ce rapport. Au fond, au-delà de tout ce qui nous préoccupe, et qui peut parfois devenir objet de divergences ou même de conflits, souvent violents, il y a une chose qui nous détermine tous : nous sommes des consciences devant les déterminités. Et la conscience ne parvient à sa vérité que dans une appartenance essentielle au Concept, comme expression d'une pensée substantielle de son rapport aux choses. De ce point de vue, ce rapport n'est pas un simple rapport, il est si complexe qu'une complaisance à son égard influence négativement la marche dans l'histoire de tout peuple. La qualité de cette marche est donc déterminée par le sérieux et la profondeur avec lesquels l'on se pense dans la présence des choses. Husserl, dont la philosophie est une réappropriation de la conscience, dans son essentialité, nous permet de bien comprendre qu'une pensée rigoureuse ne peut se dispenser de la vérité de la conscience dans son rapport aux choses, d'où la nécessité fondamentale de l'époché, pour accéder au moi transcendantal ; car une conscience encombrée de psychologisme rend impossible l'effectivité exacte de celle-ci dans son intentionnalité. C'est la réduction transcendantale pour désobstruer le rapport de la conscience aux

choses. Le retour aux choses ou "droit aux choses mêmes", comme idée substantielle de la phénoménologie husserlienne, est le retour de la conscience dans sa pureté originelle, seul gage pour rendre la philosophie, c'est-à-dire le Concept, à sa propre vérité, comme science rigoureuse. Le célèbre article de Husserl, *La philosophie comme science rigoureuse*, paru en 1911, en donne la pleine mesure. La conscience, étant le fondement premier de toute science, y compris la philosophie en premier, exige d'être pensée en soi, comme conscience transcendantale, pour donner au Concept toute la rigueur de son sens. La rigueur de la conscience, qui s'atteste dans la réduction phénoménologique, chez Husserl, traverse toute la pensée de Heidegger, qui l'enracine dans une expérience plus originaire et plus originelle, celle avec l'Être.

Quand j'essaie de faire attention à mon environnement, je vois les choses-ci : à côté, un chien ; devant, une maison ; plus loin, un arbre. Ces choses seraient-elles spécifiques à mon environnement ? N'existeraient-elles pas ailleurs, à des milliers de kilomètres, à Katmandou au Népal par exemple ? Si, mais, on pourrait objecter que mon chien n'est pas le même que celui du Népal. Sans doute, mais si on admet que mon chien et celui du Népal sont des chiens, il va sans dire que quelque chose de plus profond les détermine, de telle manière que, malgré l'évidente différence, ils demeurent des chiens. Notre pensée, qui les identifie comme chiens, se pose sur la réalité non perceptible, qui, dans sa profonde vérité, permet de déterminer le chien comme chien. Ainsi, la pensée, dans son propre, se conçoit et se fonde sur le non-présent, en tant qu'il est l'indéterminable dans le déterminable-présent. Et c'est là toute la pertinence du penser heideggérien. La tentation constante d'être envahie par le présent empêche la pensée de se déployer rigoureusement pour donner à la conscience toute sa vérité.

Penser la pensée, dans son appartenance à l'Être, pour la préserver de l'invasion de l'étance, reste une idée éternellement "jeune", qui implique, sans aucun doute, la préservation absolue de l'identité essentielle, sans laquelle, de toute évidence, rien de substantiel ne peut être construit, pour donner à

l'histoire la plénitude de son sens. La question de la pensée est une question d'humanité qui ne saurait être circonscrite à une aire géographique, dans la mesure où le rapport de l'homme à l'étant est un rapport qui structure, de manière universelle, son existence.

Mieux, penser la pensée pour mieux la rendre à l'homme, afin de lui permettre d'habiter, dans la sérénité, la terre, où l'étant devient absolu, exige une méditation sur le rapport de l'étant à l'être. Un rapport dans lequel l'étant est dans la dépendance de l'être. L'étant se structure dans une articulation nécessaire à l'être. Cette nécessaire articulation, disloquée par la métaphysique de l'étant, est si absolue que Heidegger, dès les premières pages de *Être et Temps*, fait le constat suivant : « La question de l'être est aujourd'hui tombée dans l'oubli » (Heidegger, 1986, p. 25). Mais au préalable, il n'a pas manqué de dire ceci, dont la gravité permet de mesurer tout l'enjeu de sa pensée : « Avons-nous une réponse à la question de savoir ce que nous voulons dire exactement avec le mot « étant » ? Aucunement. Dans ces conditions, il faut poser en termes tout à fait neufs la question du sens de l'être. Sommes-nous donc seulement aujourd'hui encore dans l'aporie de ne pas entendre l'expression « être » ? Aucunement. Dans ces conditions, le plus urgent, c'est de réveiller une entente pour le sens de cette question » (Idem, p. 21). Il s'agit, alors, de pousser à fond le rapport de l'homme au savoir pour qu'advienne et se maintienne, sans prétention et de manière définitive, son essence pensante, si tant est que rien ne peut possibiliser son existence, s'il n'est radicalement établi dans cette essence. Car, dit Heidegger, « savoir est la sauvegarde pensante de la garde de l'être » (Heidegger, 1958, p. 420). Cette garde, dans laquelle l'homme accomplit la splendeur de son humanité, n'est spécifique à aucune race et à aucun continent, sauf si nous admettions que la pensée ne serait pas le propre de l'homme. Pour avoir commencé en Grèce que Hegel qualifie comme le point lumineux de l'histoire universelle, la pensée, dans l'appartenance à son essence, comme objectivation rigoureuse et profonde de la conscience dans son rapport aux choses, déborde la seule Grèce, et poursuit sa marche radicale, vers le lieu essentiel où l'homme est pleinement chez soi. Peu importe la manière avec laquelle elle parvient aux peuples, qu'elle soit

embastillée dans un impérialiste colonial, il nous faut l'accueillir, avec grande sérénité et lui permettre de croître dans le secret de sa puissance, qui rend puissants les peuples qui savent la contempler dans la splendeur de sa vérité. Là se trouve, paradoxalement, l'authentique chemin de liberté, parce qu'est libre celui qui se déploie dans la Libre-Étendue, où sont brisées les idoles de nos excessifs particularismes et de nos primitivités, dénuées du saut qualitatif, nous empêchant ainsi de saisir la profondeur de cette idée heideggérienne : Là où croît le péril, là aussi croit ce qui sauve. Ce qui suppose qu'il faut, dès la départ, écarter, avec une violence salutaire, l'idée d'une rationalité multiple, comme si "un plus un" feraient, ailleurs, autre chose que deux. La logique n'est ni culturelle, ni géographique, c'est le propre de l'esprit ; et l'essence de l'esprit, selon Hegel, réside dans la conscience de soi, conscience parvenant à son contenu comme Concept. Ce Concept est grec ; et nous sommes, pour ainsi dire, des Grecs. Serait-il scandaleux d'affirmer pareille chose ? Ne faudrait-il pas revendiquer autre chose que la grécité, surtout que la Grèce actuelle est menacée de faillite, en raison de profondes difficultés économiques ? Aussi, pourrions-nous ironiser, de telles difficultés ne trouvent-elles pas leur fondement ultime dans un certain « oubli de l'Être » ? Y a-t-il donc, aujourd'hui, honneur à défendre une filiation grecque ? En bonne logique non, pas pour des raisons de grandeur économique, mais parce qu'un Noir ne peut pas avoir un ancêtre Blanc, alors qu'il n'est pas mulâtre. Alors que veut dire "nous sommes des Grecs ?" Heidegger nous donne l'excellente réponse : « Grec, cela ne signifie pas, dans notre façon de parler, une propriété ethnique, nationale culturelle ou anthropologique ; grec est le matin du destin sous la figure duquel l'être même s'éclaircit au sein de l'étant et en laquelle une futurition de l'homme, qui en tant qu'historial, a son cours dans les différents modes selon lesquels elle est maintenue dans l'être ou délaissée par lui, sans pourtant jamais en être coupée » (Heidegger, 1958, p. 405).

Dans une Afrique, où, cinquante ans après les indépendances, pour la plupart des pays francophones, la question des États modernes demeure encore très préoccupante, en raison d'une appropriation non encore suffisante des concepts fondamentaux comme la justice, la liberté, l'égalité sociale et

politique, la rigueur au travail, concepts à partir desquels se construit tout peuple viable, une entreprise comme RESPETH, qui s'élève dans l'horizon de la pensée de l'Être, n'apparaît pas seulement juste mais nécessaire. Bien qu'elle ne soit pas au centre de la pensée heideggérienne, la pensée des valeurs et des exigences sociales et politiques ne sous-tend pas moins la question de l'être, si tant est que c'est au cœur d'un humanisme fondamental, comme pensée de l'Être, qu'émerge et acquiert consistance tout humanisme classique, comme valeurs humaines à promouvoir et à sauvegarder. Il serait, alors, prétentieux, de croire que la présente œuvre donnerait des directives à l'action de l'homme ; une telle orientation est, simplement, aux antipodes de la pensée de Martin Heidegger, pour qui la pensée est en soi une action radicale : « La pensée n'est pas d'abord promue au rang d'action du seul fait qu'un effet sort d'elle ou qu'elle est appliquée à La pensée agit en tant qu'elle pense. (…) Cet agir est probablement le plus simple en même que le plus haut, parce qu'il concerne la relation de l'homme à l'être » (Heidegger, 1966, p. 68). Pourquoi ? Parce que là où existent des distorsions sociales et des horizons historiques confus, la pensée ne s'est pas suffisamment accomplie, c'est-à-dire l'homme n'a pas, avec vigueur et rigueur, porté son essence dans la seule relation, qui lui donne tout son contenu, celle de l'être. Ne serait-il pas alors bien étonnant de montrer, avec rage, comme l'a fait Emmanuel Faye, que Heidegger est un théoricien du nazisme ? Ne serait-il pas tout à fait injuste d'enfermer le grand penseur de l'Être dans une courte séquence de sa vie (Six mois rectorat sous le régime des nazis), alors même que la commission de « Dénazification » (France-Lanord, 2013, p. 320-326) a eu lieu depuis le courant des années 1945-1949 ! L'image intime du philosophe de la Forêt Noire, qu'il convient tenir fermement, détruit radicalement le rectorat sous le nazisme. Pas plus que son génie de pensée ne peut être discrédité par son son histoire d'amour avec Hannah Arendt, pas plus les accointances avec le nazisme ne peuvent remettre en cause la profondeur de pensée du dernier des grands philosophes de notre temps. Le génie n'est pas Dieu ; et la grande intelligence n'est pas canonisation.

« Le présent est le rassemblement ordonnant et sauvegardant du présent en sa présence chaque fois séjournante » (Heidegger, 1958, p. 444). Apprendre à sauvegarder le présent pour habiter, de manière sereine l'humanité de l'homme, telle est, pour nous, l'absolue nécessité inesquivable. Apprendre à penser, avec Martin Heidegger, ce n'est pas apprendre à spéculer, c'est apprendre à être radicalement humain ; seul l'humain pense en poète, c'est-à-dire la pensée qui élève l'homme dans une harmonie intégrale, parce que pensée de l'Être. Alors, reprenant Hölderlin, Heidegger pouvait écrire : « Plein de mérites, c'est pourtant poétiquement que l'homme habite la terre ». Puissent nos présents « Pas » demeurer dans l'ouvert irradiant de l'Être, pour qu'advienne l'effectivité historique du Concept Vivant.

Jean Gobert TANOH

SUR LA QUESTION DE LA TECHNIQUE : DISTANCE ET PROXIMITÉ ENTRE JACQUES ELLUL ET MARTIN HEIDEGGER

Ouandé Armand REGNIMA

Université Alassane OUATTARA, Bouaké (Côte d'Ivoire)

regnima@yahoo.fr

Résumé : Dans les années 1950, alors que la philosophie de la technique, entendue comme discipline systématique à l'intérieur de la philosophie, est encore à ses premiers pas, deux auteurs, J. Ellul et M. Heidegger, vont se démarquer par la profondeur de leurs pensées sur la question de la technique. Mais l'approche métaphysique et conceptuelle de cette question par Heidegger finira par l'opposer à l'approche critique et sociologique d'Ellul, au point de faire des deux penseurs des adversaires intellectuels. Et pourtant, une similitude fascinante ne cesse de se dégager de leurs œuvres. Il y a donc une distance et une proximité entre ces deux auteurs que ce texte se propose d'élucider, en ayant pour intention de mettre en exergue leurs contributions indéniables à l'émergence de la philosophie de la technique.

Mots-clés : MÉTAPHYSIQUE, PHILOSOPHIE, QUERELLE, SOCIOLOGIE, TECHNIQUE.

Abstract : In the 1950s, when the philosophy of technique, understood as a systematic discipline within philosophy, was still in its infancy, two authors, J. Ellul and M. Heidegger, stood out for the depth of their thoughts on the question of technique. But Heidegger's metaphysical and conceptual approach to this question ended up opposing him to Ellul's critical and sociological approach, to the point of making the two thinkers intellectual opponents. And yet, a fascinating similarity continues to emerge from their works. There is therefore a distance and a proximity between these two authors that this text intends to elucidate, with the intention of highlighting their undeniable contributions to the emergence of the philosophy of technique.

Keywords: *METAPHYSICS, PHILOSOPHY, QUARREL, SOCIOLOGY, TECHNIQUE.*

Introduction

Dans les années 1950, alors que la philosophie de la technique[1] est encore à ses premiers pas, deux auteurs, J. Ellul et M. Heidegger, vont se démarquer par la profondeur de leurs pensées sur la question de la technique. En 1954, Ellul et Heidegger publient respectivement *La technique ou l'enjeu du siècle* et « La question de la technique » (dans *Essais et conférences)*.

[1] Entendue ici au sens d'une branche systématique de la philosophie

Ellul, qui est historien du droit, sociologue et théologien, se livre, dans son ouvrage, à une analyse spectrale de la technique, alors que Heidegger, en parfait métaphysicien, poursuit dans le sien, une philosophie de l'oubli de l'être, entamée quelques années plutôt. Heidegger, qui ne consacre que quelques pages à la technique, connaitra un succès immédiat, pendant que l'œuvre d'Ellul passera presque inaperçue[2]. Cependant, malgré les divers chemins empruntés par les deux auteurs (au niveau du style, de l'orientation des recherches, de l'absence de collaboration, etc.) qui constituent les marques même d'une opposition, « un vrai parallélisme » (J.-P. Jézéquel, 2010) semble s'établir entre leurs pensées. L'on finira alors par observer une proximité entre Ellul et Heidegger. S'il y a cette relation faite de rupture et de proximité, se pose la question suivante : Quelle est la spécificité de leur pensée ?

Ce texte se propose de faire une étude comparative d'Ellul et de Heidegger sur la question de la technique, avec l'intention d'examiner les liens qui les opposent et les unissent. Pour atteindre cet objectif, une démarche comparative et analytique permettront d'exposer nos idées qui seront développées en trois parties. D'abord, il s'agira de mettre en exergue la démarche d'Ellul (1) ; ensuite, il sera question de comprendre la pensée d'Heidegger au sujet de la technique (2) ; enfin, nous terminerons par une analyse comparative des deux systèmes de pensées (3).

1. ELLUL, LA TECHNIQUE ET L'HOMME

Né en 1912 et mort en 1994, J. Ellul est un penseur français du XXe siècle, qui a consacré une grande partie de son oeuvre à l'étude de la technique. On lui doit la trilogie *La technique ou l'enjeu du siècle* (1954), *Le système technicien* (1977) et *Le bluff technologique* (1988), ainsi qu'une quarantaine d'autres œuvres sur la technique. Dans l'avertissement qui prélude à *La*

[2] *La technique ou l'enjeu du siècle* connaîtra un succès tardif en Amérique. P. Troude-Chastenet (1995, p. 1) nous donne les détails de ce succès : « Paru en 1954 en France, cet ouvrage qui avait eu du mal à trouver un éditeur en France, fut introduit aux États-Unis par l'intermédiaire d'Aldous Huxley, l'auteur du « Meilleur des mondes ». Le succès rencontré par « The Technological society » eut pour conséquence indirecte de favoriser la diffusion outre-Atlantique de ses livres « religieux », au point même que certains d'entre eux furent d'abord édités en Amérique avant d'être publiés en Français ».

technique ou l'enjeu du siècle (son premier livre majeur sur le sujet), Ellul informe le lecteur quant à son objet d'étude et à la méthode qu'il se propose pour l'appréhender. Il s'agit, pour lui, « de transcrire, de traduire, de transmettre au moyen d'une analyse globale une prise de conscience, à la fois concrète et fondamentale du phénomène technique dans son ensemble » (Ellul, 2008, p. 2). Dès le départ, l'intention d'Ellul est claire : penser globalement la technique, non pas en tant que collection d'outils, machines ou instruments, mais en tant que système organisé, cohérent, référent d'un langage dans lequel l'homme reconnaît des signes et des repères qui lui permettent de retrouver ou de conquérir l'un des sens principaux de son existence[3].

Chez Ellul, en effet, il y a une crise de l'humanité inaugurée par la méconnaissance du progrès technique. Mais cette crise est aussi une crise conceptuelle profonde dans la mesure où, comme le notera plus tard S. Diakité (1994, p. 23), « la technique est un phénomène essentiel de notre époque sur lequel les philosophes ont moins raisonné ». On retrouvera d'ailleurs ce souci de conceptualisation de la technique chez G. Simondon (1969) et G. Hottois (1986). G. Hottois (1986, p. 18) écrit à ce propos :

> La technique est un sujet suspect. Suspect parce que méprisable, indigne de l'attention soutenue du philosophe et ne méritant surtout pas de devenir le centre d'une discipline philosophique au même titre que la philosophie du droit, la philosophie des sciences, la philosophie de l'histoire ou la philosophie du langage.

C'est probablement dans le souci de combler ce vide théorique qu'Ellul entame *La technique ou l'enjeu du siècle* par une approche définitionnelle et théorique qui le conduit à faire la distinction entre technique primitive et technique moderne. Sous sa forme primitive, la technique est la capacité anthropologique de redisposer les êtres et les choses selon des fins que l'homme se donne. C'est la technique présente chez tous les peuples, puisqu'elle est une disposition naturelle. Par contre, sous sa forme moderne, la technique désigne cet acharnement de l'immense majorité des hommes à ne rechercher, dans tous les domaines de la vie, que la méthode qui parait la plus efficace.

[3] Ellul expose cette intention dans la préface à l'œuvre d'Hottois (1986, p. 16).

Alors que la technique primitive était en moyens limitée et confinée dans des domaines spécifiques, alors qu'elle se voulait locale et offrait moins d'alternatives, la technique moderne est caractérisée, quant à elle, par la rationalité et l'auto-accroissement continue. Elle s'est émancipée de l'homme et possède désormais ses propres lois, et vise ses propres fins. En un mot, la technique forme, à notre époque, une totalité parfaite, finie, qu'Ellul nomme « le système technicien ». Le système technicien inaugure un passage qualitatif entre la technique primitive et la technique moderne. Car, comme l'explique S. Diakité (1994, p. 95), « le passage au système technicien, n'est pas le fait d'une combinaison ou une somme d'opérations techniques ni même de machines. C'est le fait d'une mutation brutale en discontinuité avec tout le passé technique de l'humanité ». L'étude du système technicien permet à Ellul de prendre ses distances avec ses prédécesseurs et d'inaugurer une nouvelle façon d'appréhender le phénomène technique.

En étudiant, en effet, le processus d'organisation et de fonctionnement du système technicien, le penseur français vient à mettre au grand jour la vérité d'un monde dominé par la technique, dans lequel l'homme n'est plus qu'un rouage. Tout le sens de l'histoire, après Marx et *Le capital* (1993), qui sont d'ailleurs historiquement dépassés, selon lui, ne peut plus se comprendre que par la technique. La politique, l'économie, l'art, la culture et tous les domaines de la vie sont envahis presque totalement par la technique qui a désormais pris en charge notre avenir. Or, cet avenir, justement, reste aujourd'hui impensable et incertain. Car la technique est ambivalente par nature, et ses effets néfastes ne peuvent se dissocier de ses effets pervers : chaque avancée technologique s'accompagne, irrémédiablement, d'une régression humaine. Les vieux discours du genre « ce n'est pas la technique qui est mauvaise, mais l'usage qu'on en fait » ne peuvent tenir devant le système technicien qui n'est ni mauvais ni bon ni neutre. Ellul (1988, p. 95) tranche à ce propos :

> Il est impossible d'en séparer (la technique) tel ou tel élément : vérité essentielle, particulièrement méconnue aujourd'hui. La grande tendance de tous ceux qui pensent aux techniques est de distinguer : distinguer entre les divers éléments de la technique, dont les uns pourraient être maintenus, les autres écartés, distinguer entre la technique et l'usage. Ces

> distinctions sont rigoureusement fausses et prouvent que l'on n'a rien compris au phénomène technique dont toutes les parties sont ontologiquement liées et dont l'usage est inséparable de l'être.

La position de l'homme, actuellement dans l'univers technicien, est celle d'un sujet pris dans l'engrenage d'une machine qui dicte sa loi et définit, par elle-même, ses orientations. De la sorte, il est aujourd'hui impossible de poser, d'un côté l'homme, et d'un autre l'outillage qui serait à son service, et qu'il emploierait de façon à obtenir des résultats exclusivement positifs. De plus, on remarquera au passage que les fins elles-mêmes, telles que fixées par les hommes, sont soient vagues soient inadaptées, de sorte que dire que l'usage de la technique a seulement en vue les fins positifs est absurde. La réalité c'est que

> nous sommes situés dans un univers ambivalent, dans lequel chaque progrès technique accentue la complexité du mélange des éléments positifs et négatifs. Plus il y a de progrès dans ce domaine, plus la réalité du « bon » et du « mauvais » est inextricable, plus le choix devient impossible, et plus la situation est tendue, c'est-à-dire moins nous pouvons échapper aux effets ambivalents du système. (J. Ellul, 1965, p. 388)

Les questions du nucléaire, du réchauffement climatique, du déséquilibre bio-symbiotique, de l'immigration, du terrorisme, des nouvelles techniques biomédicales et les multiples problèmes éthiques à résoudre, sont les conséquences potentielles des possibles techniques censées pourtant contribuer au progrès de l'humanité. C'est dire combien de fois la société technicienne est une société de l'absurde et de la déraison. Mais l'homme se rend-il compte de cette déraison ? S'il pouvait en avoir le temps ! sauf que l'accélération même du progrès technique lui interdit de penser au temps. Encore que le système technicien, pour l'aider à supporter cet univers hostile à son épanouissement, a inventé les « techniques de l'homme » que sont les techniques d'école, du travail, de l'orientation professionnelle, de la propagande, de divertissement, du sport et de la Médecine.

En effet, si depuis très longtemps on a considéré que la conduite et la gestion des hommes relevaient du génie, de l'art ou de certaines dispositions innées, ce n'est plus le cas aujourd'hui. L'art des grands chefs, des grands pédagogues ou des grands agitateurs ne suffit plus ; il faut agir globalement sur l'homme, avec des méthodes cohérentes et rigoureuses relevant de la logique

et de la rationalité technique. Tchakhotine, cité par Ellul, écrivait que « la compréhension des mécanismes de comportement entraîne la possibilité de les manœuvrer à volonté (…), on peut calculer, prévoir et agir selon des règles contrôlables » (Ellul, 2008, p. 309). Il le disait tout particulièrement au sujet de la propagande, mais cela reste valable pour toutes les techniques de l'homme. Le cinéma, la télévision, les jeux et autres gadgets, l'école et la manipulation psychologique constituent les antidotes contre le poison du système qui envenime l'existence humaine. Merveilleuse organisation qui néttoie une plaie qu'elle-même provoque. Il nous faut alors sortir de l'engrenage. Mais comment ? Ellul proposera trois voies : la révolution, l'écologie et l'espérance. La révolution pour une prise de conscience collective devant conduire au renversement brutal de l'ordre des choses ; l'écologie pour « penser globalement et agir localement », car « on ne peut poursuivre un développement infini dans un monde fini » (M. Garrigou-Lagrange, 1981, p. 128) ; enfin l'espérance, pour donner le soin à la révélation biblique de sauver l'homme du processus qu'il a lui-même enclenché. Cela se peut-il réellement face à la puissance du système technicien ? Ellul avoue être moins sûr et n'ira pas plus loin. Telle est l'orientation ellulienne de la technique qui semble engloutir l'homme. Qu'en est-il chez Martin Heidegger ?

2. LA QUESTION DE LA TECHNIQUE CHEZ M. HEIDEGGER

Le texte décisif dans lequel Heidegger aborde le sujet de la technique a été publié dans ses *Essais et conférences,* sous le titre « La question de la technique ». Heidegger, tout comme Ellul, précise dès le départ l'objet de son travail intellectuel : questionner au sujet de la technique, c'est-à-dire « travailler à un chemin » qui conduit à l'essence de la technique. Mais chez Heidegger, ce questionnement n'est pas isolé, il s'insère harmonieusement dans l'économie générale de son œuvre. Car comme le note F. Wybrands (2019, p. 1), chez Heidegger « la méditation sur l'essence de la technique, celle sur l'habiter poétique de l'homme, les limites de la métaphysique et de son possible dépassement, la remontée aux origines de la pensée occidentale

lient ces textes en un rapport essentiel ». De quoi la technique est-elle alors le signe chez l'auteur de « La question de la technique » ?

Dans son texte, Heidegger se propose de questionner au sujet de la technique, et préparer ainsi, « un libre rapport à elle ». Ce libre rapport a pour finalité de le conduire à l'essence de la technique. Pour ce faire, Heidegger part de la définition conventionnelle de la technique comme fabrication et comme moyens pour atteindre des fins. Une telle entreprise ne peut être menée à bon port que si la réflexion porte sur un fait concret. C'est pourquoi, partant de la signification grecque de la technique comme cause, héritée d'Aristote, l'auteur allemand prend l'exemple d'une coupe sacrificielle. Elle comporte quatre causes : la matière, la destination, la forme et le producteur. Mais, une analyse minutieuse des différentes causes montre qu'aucune d'entre elles ne constitue la technique à proprement dite. Par contre l'action de l'orfèvre qui travaille la matière, en en faisant une coupe, nous livre un secret : le dévoilement. C'est grâce à cette action que l'énoncé « Ceci est une coupe » devient vrai. Comme le remarque Heidegger (1958, p. 18), « si, précisant peu à peu notre question, nous demandons ce qu'est proprement la technique entendue comme moyen, alors nous arrivons au dévoilement. En lui réside la possibilité de toute fabrication productrice. »

Pour R. Treffel (2019, p. 1), « cet exemple d'Heidegger témoigne du fait que l'essence de la technique est le dévoilement, le processus par lequel une chose dissimulée dans le domaine des potentialités est extraite, amenée devant l'individu et accède ainsi effectivement à la réalité présente. » Dans cette optique, l'essence de la technique prend une connotation métaphysique dans la mesure où la technique s'accompagne d'un certain rapport de l'homme au monde. Dès lors l'essence de la technique, comme point d'achèvement de la réflexion au sujet de la technique, n'a rien de technique. Tout comme l'essence de l'arbre ne saurait s'épuiser dans un arbre particulier, l'essence de la technique ne peut être contenue dans un discours sur une technique particulière. Mais être parvenu au dévoilement, cela annonce un

pas décisif vers le vrai, car selon Heidegger (1958 p. 18), le domaine du dévoilement est aussi celui de la vérité :

> Ainsi la technique n'est pas seulement un moyen : elle est un mode du dévoilement. Si nous la considérons ainsi, alors s'ouvre à nous, pour l'essence de la technique, un domaine tout à fait différent. C'est le domaine du dévoilement, c'est-à-dire de la vérité.

D'ailleurs le vocable grec *technè*, dont dérive technique, s'inscrit bien dans cette perspective du dévoilement. L'*homo-faber,* qu'on a vite fait de traduire littéralement par « homme-fabricateur », a jeté du brouillard sur le sens véritable du mot technique. Heidegger nous révèle plutôt que « c'est comme dévoilement, non comme fabrication, que la *technè* est une *pro-duction* » (1958 p. 20). Mais le dévoilement *pro-ductif*, qui fait venir à la lumière la vérité de la nature, ne peut se dire que de la technique artisanale qui est qualitativement différente de la technique moderne. Or, tout le questionnement au sujet de la technique vise justement la technique moderne, puisque c'est elle qui inquiète aujourd'hui. Heidegger s'interroge alors à propos de la nature de celle-ci. Il y décèle, comme dans la technique artisanale, une sorte de dévoilement, mais un dévoilement d'un genre nouveau : la *pro-vocation*. Il peut alors écrire :

> Le dévoilement, cependant, qui régit la technique moderne ne se déploie pas en une *pro-duction*. Le dévoilement qui régit la technique moderne est une *pro-vocation* par laquelle la nature est mise en demeure de livrer une énergie qui puisse comme telle être extraite et accumulée. (Heidegger, 1958 p. 20)

Contrairement au dévoilement *pro-ductif* qui est fondé sur l'usage de l'énergie de la nature pour des besoins immédiats de l'homme, le dévoilement *pro-vocateur*, quant à lui, met toute la nature en demeure afin qu'elle lui livre toute ses ressources qui seront utilisées sous divers modes.

> Le dévoilement qui régit complètement la technique moderne a le caractère d'une interpellation (*Stellen*) au sens d'une pro-vocation. Celle-ci a lieu lorsque l'énergie cachée dans la nature est libérée, que ce qui est ainsi obtenu est transformé, que le transformé est accumulé, l'accumulé à son tour réparti et le réparti à nouveau commué. Obtenir, transformer, accumuler, répartir, commuer sont des modes du dévoilement. (Heidegger, 1958 p. 21)

Cette manipulation oppressive de la nature phénoménale est qualifiée par ce vocable : « l'arraisonnement » que traduit le terme allemand *Gestell,* employé par Heidegger. Le terme *Gestell* et ses dérivés feront l'objet d'une longue explication par Heidegger et ses commentateurs. Cependant on retient que *Gestell* désigne la technique dans sa capacité à « réquisitionner » la nature, « dans un dispositif articulé et mouvant ». Il désigne l'essence de la technique, mais il n'est rien de technique. C'est le mouvement de mise en demeure de la nature par les moyens, afin de la plier aux exigences de la technique. Aussi, englobe-t-il tous les domaines de la vie, l'homme y compris. Ainsi que le fait remarquer A. Boutot (1989, p. 90), « la technique moderne, en tant que *Gestell*, ne règne pas seulement là où l'on utilise des machines, même si ces dernières jouissent d'une situation privilégiée (…) mais englobe tous les secteurs de l'étant ». Cette mise en demeure est caractérisée par la violence et l'agressivité qu'on ne retrouve pas dans la technique artisanale. La finalité de cette violence est de livrer tout étant (hommes, choses, relations et cultures) « comme susceptible d'être interpellé, arraisonné, étiqueté, mis en demeure, recensé dans un stock, dans un fonds ou une réserve ». (F. Dastur, 2011, p. 127). Tous ces processus participent d'une mathématisation et d'une rationalisation de l'étant. C'est pourquoi, pour J. Grondin (1987, p. 76) *Gestell* signifie, enfin de compte, « le rassemblement indifférencié », la mathématisation de l'étant dans sa totalité, pour assurer sa disponibilité. Sur ce point, l'arraisonnement ne va pas sans danger pour l'homme, le *Dasein*, cet *être-là* dont la nature est appelée à abriter l'Être.

Certes, la technique, prise en elle-même, n'est porteuse d'aucun mal ; au contraire, elle contribue indéniablement au bien-être de l'homme. Cependant, ce qui nous menace, c'est son essence, ce mouvement destinal d'instrumentalisation et d'opérationnalisation de la nature (y compris l'homme) dont il est porteur. A. Boutot (1989, p. 96) le dit si bien :

> Il n'y a rien de démoniaque dans la technique (...). C'est l'essence de la technique, en tant qu'elle est un destin du dévoilement, qui est le danger (...). la technique moderne au sens essentiel de l'« arraisonnement », attaque l'homme qui n'est plus que le « commettant » du fonds et devient lui-même un fonds.

Si la plupart des théoriciens de la technique voient dans les machines l'essentiel de la menace qui pèse sur l'homme, Heidegger, quant à lui, y voit un autre type de menace : la menace de l'essence de l'homme en pleine déliquescence. Cet homme, prisonnier des possibles de la technique, croit être devenu un être d'un genre nouveau. Partout, il ne se rencontre que lui-même oubliant sa vérité fondamentale : être à l'écoute de l'Être. Mais cela signifie qu'il ne se rencontre, en fin de compte, nulle part :

> Pourtant aujourd'hui l'homme précisément ne se rencontre plus lui-même en vérité nulle part, c'est-à-dire qu'il ne rencontre plus nulle part son être (*Wesen*). L'homme se conforme d'une façon si décidée à la pro-vocation de l'Arraisonnement qu'il ne perçoit pas celui-ci comme un appel exigeant, qu'il ne se voit pas lui-même comme celui auquel cet appel s'adresse et qu'ainsi lui échappent toutes les manières (dont il pourrait comprendre) comment, en raison de son être, il ek-siste dans le domaine d'un appel et pourquoi il ne peut donc jamais ne rencontrer que lui-même. (Heidegger, 1958 p. 36)

Mais là où est le danger, n'y a-t-il pas l'espoir de ce qui peut sauver ? C'est ici qu'il faut entendre la voie du poète F. Hölderlin : « Mais, là où il y a danger, là aussi Croît ce qui sauve ». Ce qui sauve ici, s'entend au sens de ce qui reconduit dans l'essence et non pas seulement ce qui préserve d'un danger. Si l'*arraisonnement* de la technique constitue la menace, c'est donc en elle qu'il faut rechercher ce qui peut préserver l'essence de l'homme. Car selon la remarque de J. Grondin (1987, p. 106), Heidegger conserve l'espoir que ce *Gestell,* caractérisé par « le déferlement et les excès de la technique, la perte du sens des choses, l'exode de la vérité, la fuite des dieux, la disparition de la nature, enclenchera une réaction salutaire du *Dasein* ».

Heidegger trouve dans le sens originaire de la technique, la *technè* grecque (fabriquer, produire, construire), le salut possible de l'homme. Ce sens originaire évoque la pro-duction du vrai dans le beau et, par-là, accorde à l'art et à la poésie la mission de sauvegarde de l'homme. À partir de cette mise e lumière des visions ellulienne et heideggérienne de la question de la technique, il s'impose maintenant leur mise en relation.

3. DISTANCE ET PROXIMITÉ ENTRE LE PENSEUR ET LE PROPHÊTE

En analysant respectivement la pensée des deux auteurs, surtout en les rapprochant, il se découvre une relation ambivalente que nous saisissons sous les termes de « distance et proximité ». Qu'en est-il au fond ? *La technique ou l'enjeu du siècle* (Ellul) et les *Essais et conférences* (Heidegger) ont été publiés la même année, en 1954. Il est donc évident que Heidegger et Ellul n'ont pas eu d'influence l'un sur l'autre ; cela est d'autant plus vrai que la version française des *Essais et conférences* n'a été publiée qu'en 1958. Et pourtant, ainsi que le remarque J.-L. Porquet (2003, p. 257), les deux auteurs n'ont cessé de se regarder « en chiens de faïence » tout au long de leur vie. Cela tient certainement à leur style : « Ellul n'aime guère les philosophes, pas plus qu'Heidegger que les autres à qui il reproche d'agiter des concepts trop éloignés du réel ». De son côté aussi « Heidegger n'apprécie guère la démarche d'Ellul, qui d'après lui reste prisonnier du *Gestell* puisqu'il utilise une méthode sociologique qui relève de la science » (J.-L. Porquet, 2003, p. 257).

Mais pour P. Troude-Chastenet (2005, pp. 19-29), l'incompatibilité entre les deux auteurs débute bien plus tôt dans les années 1930. Dès 1934, en effet, Ellul refuse toute filiation intellectuelle avec Heidegger dont il connaissait l'engagement nazi. Car contrairement à ce que l'on croit, cet engagement n'a pas été tardif, comme en témoigne d'ailleurs cet extrait d'un article de J. Bergamin qui date 1937 et dans lequel l'auteur attribuait déjà le titre de fascisme et de national-socialisme à Heidegger : « Pourquoi l'être plutôt que le néant ? demande le métaphysicien du fascisme angoissé et angoissant, du national-socialisme allemand, le philosophe du néant, Heidegger » (J. Bergamin, 1937, p. 103). Cet engagement d'Heidegger au nazisme est interprété par Ellul comme son incapacité à apprécier sainement la politique des temps modernes. Dès lors, « un penseur qui se trompait aussi grossièrement sur le secondaire (la politique) ne pouvait lui être d'aucun secours pour comprendre le principal (le sens du monde moderne) » (P. Troude-Chastenet, 2005, p. 19).

Pourtant, Heidegger semble être sorti vainqueur de cette querelle. L'univers des penseurs est généralement un univers clos, avec un sacré jargon

qui doit être illisible ou tout au moins incompréhensible au sens commun. Cela gratifie et assure une certaine noblesse à l'auteur. Et là-dessus, Heidegger, dans son style hermétique et pédantesque, a pu imposer aux lecteurs la figure spectaculaire de l'intellectuel de haut rang. Ellul a d'ailleurs reproché à l'auteur des *Essais et conférences* son langage trop abstrait, ne sachant pas que c'était l'arme absolue du penseur allemand. Le langage trop vite compréhensible qu'utilisera Ellul tiendra une grande part dans l'échec qu'il connaitra auprès du public. P. Troude-Chastenet écrit d'ailleurs à ce sujet :

> Pour être crédible dans ce champ-là, il faut si possible ne pas être lisible par le commun des mortels. Ellul a un grand défaut : il est compréhensible ! Ce qui expose à l'indifférence et au ricanement. Tous ceux qui travaillent vraiment sur la technique avec Ellul le diront : on apprend mille fois plus sur la technique avec Ellul qu'avec Heidegger. (J.-L. Porquet, 2003, p. 258).

On pourrait également ajouter, sur cette opposition relative aux questions de formes, une opposition de fond chez les deux auteurs, notamment sur les conclusions auxquelles ils aboutissent. Heidegger est un philosophe, penseur d'une histoire de la métaphysique occidentale, tandis qu'Ellul est un historien, sociologue et théologien. Aussi, arrive-t-on chez le premier, à « un questionnement métaphysique sur l'essence de la technique contemporaine, le Gestell », et chez le second, à « une description sociologique des caractères du "système technicien" à partir d'un idéal-type wébérien » (P. Troude-Chastenet, 2005, p. 19). Cela explique d'ailleurs la différence de style et surtout la clarté langagière d'Ellul par rapport au philosophe allemand. Pour M. Weyembergh (1994, p. 3), par exemple, « le lecteur apprend bien plus sur la technique dans sa concrétude chez Ellul que chez le philosophe ». D'ailleurs la réflexion d'Heidegger sur la technique n'est qu'un moment d'une tâche globale entreprise déjà depuis *Être et Temps* : il s'agit de la question du « sens de l'être ». C'est pourquoi la conclusion à laquelle Heidegger aboutit, dans « La question de la technique » (précisément l'oubli de l'être à travers l'arraisonnement de la technique), ne peut se comprendre que dans le cadre de l'interprétation d'une métaphysique globale de l'oubli de l'être. Comme l'a si bien vu J. Taminiaux (1986, p. 263),

> impossible de faire droit à la méditation de Heidegger sur la technique sans s'enquérir des liens qui l'unissent à la seule tâche de son long cheminement de pensée. Tâche que *Être et Temps* appelait la question du « sens de l'être » que les écrits du milieu des années 1930 commencèrent à désigner comme la question de la « vérité de l'être ».

Aux origines de la pensée heideggérienne, se trouve, en effet, l'idée que la technique, telle qu'elle se déploie dans le monde moderne, à l'échelle de la planète, partage la même essence que l'essence impensée de la métaphysique. D'où l'effort déployé par Heidegger de retracer l'histoire de la métaphysique qui, somme toute, selon sa démarche, n'est rien d'autre que l'histoire de l'être. Cette histoire prend ses origines dans la pensée présocratique grecque (ce en quoi il consacrera les trois derniers chapitres des *Essais et conférences* à Héraclite et Parménide) et s'achève dans la philosophie de « la volonté de puissance » et de « l'éternel retour » chez Nietzsche. (F. Wybrands, 2019, p. 1).

À travers « La question de la technique », ce que Heidegger a fondamentalement voulu montrer, selon l'analyse de J. Brun, c'est moins une étude du phénomène technique que ce vers quoi il ne cesse de nous entrainer, à savoir la séparation ontologico-ontique qu'il semble surmonter, mais qu'il entretient. Il l'explique en ces termes :

> Ainsi donc, dans un monde où les techniques travaillent à supprimer les distances et tentent de donner à l'homme le sentiment qu'il ne rencontre plus que lui-même, Heidegger fait de la technique "un destin historico-ontologique de la vérité de la vérité de l'être en tant qu'elle repose dans l'oubli" (…). Les techniques du rapprochement nous masquent donc la séparation de l'étant et de l'être, elles l'agrandissent même dans la mesure où elles rendent notre oubli plus profond. (J. Brun,1961, p. 212).

Il y a donc, en définitive, chez Ellul un souci méthodologique de rendre compte de la technique en tant que phénomène social. Tandis que chez Heidegger, il y le besoin de trouver la vérité du phénomène technique dans la compréhension générale de l'histoire de l'humanité. Seulement, cette opposition entre Ellul et Heidegger reste-t-elle indépassable ? Comme deux droites parallèles, Heidegger et Ellul n'ont-ils pas cheminé côte à côte dans la même direction sans jamais se toucher ?

Malgré l'opposition entre Ellul et Heidegger sur la forme comme sur le fond au sujet de la technique, on observe une similitude fascinante entre les

deux auteurs. Aussi, dans son texte *Jacques Ellul ou l'impasse de la technique*, J.-P. Jézéquel (2010), consacre-t-il un bref paragraphe à cette similitude intitulée « Heidegger et Ellul, un vrai parallélisme ». Par ce passage, Jézéquel veut rendre hommage aux deux penseurs en les rapprochant, mais sans les confondre. Il s'agit, selon lui, « de bien constater l'étrange parallélisme entre deux démarches situées chacune dans leurs sphères propres » en évitant, certes, un rapprochement des vaines recherches des influences possibles. Cette étude de Jézéquel mérite bien d'être approfondie, car elle révèle une coïncidence moins exploitée chez Heidegger et Ellul que l'on a plutôt généralement eu tendance à opposer[4].

En tout état de cause et à condition de dépasser le langage heideggérien, ce qui retient l'attention, pour un lecteur avisé d'Ellul et Heidegger, c'est, au premier abord, la coïncidence des deux auteurs dans une même entreprise : quêter l'essence de la technique, ce moyen par lequel les hommes veulent dépasser leur finitude. Au terme de cette quête, Heidegger et Ellul, par le dépassement des définitions traditionnelles qui associent techniques à outils comme moyens au service de fins, arrivent tous les deux à la conclusion que l'essence de la technique n'a rien de technique. Chez Heidegger, l'essence de la technique prend la forme d'un dévoilement pro-vocateur auquel il donne le nom d'arraisonnement, une « sommation » des êtres et des choses à comparaître (A. Boutot, 1989, p. 90). Dans cette logique, la technique possède une signification métaphysique, en tant que type de rapport que l'homme moderne entretient avec le monde, elle est un moment de la « vérité de l'être » comme surgissement et jaillissement hors de soi. Tandis que chez Ellul, cette recherche de l'essence est conduite au travers d'une démarche par défaut : distinguant, en effet, la technique de la machine et de la science, Ellul en vient à une définition qui porte essentiellement sur la « recherche de l'efficacité ». Dans *La technique ou l'enjeu du siècle*, il écrit : « Le phénomène technique est la préoccupation de l'immense

[4] Sur la question, on ne retient que deux textes majeurs ; l'un de M. Weyembergh, *J. Ellul et M. Heidegger : le prophète et le penseur* de (1994) et l'autre de M. Bossche *Ellul et Heidegger : entre oui et non à la technique* (1994). Cela dénote la nécessité d'une analyse plus globale et plus approfondi sur la question.

majorité des hommes de notre temps de rechercher en toute chose la méthode absolument la plus efficace » (Ellul, 1954, p. 19)

Cette recherche de l'efficacité, qui a fait naitre le système technicien, transcende chaque appareil ou chaque domaine technique. Dans la droite ligne d'Heidegger elle est une rationalité calculante et instrumentale au même titre que l'arraisonnement. Ainsi que le note Ellul, (1954, p. 80) « le progrès technique n'est plus conditionné que par le calcul de l'efficience ».

De plus, on remarque, chez Heidegger tout comme chez Ellul, une critique de la technique fondée sur son caractère aliénant et sa tendance à contrôler la liberté humaine. Ce danger que constitue la technique en fait, chez les deux auteurs, une réalité à tenir à distance. Heidegger (1990, p. 166) écrit à ce propos :

> Nous pouvons faire usage des objets techniques comme il faut qu'on en use. Mais nous pouvons en même temps les laisser à eux-mêmes comme ne nous atteignant pas dans ce que nous avons de plus intime et de plus propre. Nous pouvons dire « oui » à l'emploi inévitable des objets techniques et nous pouvons en même temps lui dire « non » […] Nous admettons les objets techniques dans notre monde quotidien et en même temps nous les laissons dehors.

Pour Jézéquel (2010, p. 1), cette phrase de Heidegger, aurait pu remplacer celle d'Ellul qui souhaite, lui aussi, l'avènement d'un « homme capable d'utiliser les techniques et en même temps de ne pas être utilisé par elles, de ne pas être intégré, de ne pas être entièrement subordonné aux techniques » (Ellul, 2008, p. 129). D'ailleurs, au-delà de cette mise à distance de la technique, la solution finale au problème de la technique, chez Heidegger et Ellul, bien que différemment exprimée, semble aussi se rejoindre. On a par exemple vu chez Heidegger que c'est la pensée méditante guidée en particulier par la parole du poète qui peut sauver[5]. Pour Ellul, seule la voie chrétienne, un retour à Dieu, source de toute puissance, peut constituer le moyen par lequel l'humanité peut survivre. *Chez* Weyembergh (1994, p. 75) il n'y a là, chez les deux auteurs, que « l'expérience du tout autre » sauf que cet autre n'est pas le même. Chez Heidegger, c'est le tout autre

[5] La parole du poète, telle qu'exprimée dans ce vers de Hölderlin : « *Mais là où est le danger, là aussi croît ce qui sauve »,* tient lieu, en quelque sorte, de démonstration.

de l'étant c'est-à-dire l'être, alors que pour Ellul, c'est le Dieu chrétien. Cela fait de Heidegger et d'Ellul des messagers porteurs d'une parole qui les transcende :

> Heidegger parle en philosophe, il s'adresse à tous les hommes, lorsqu'il veut nous convaincre de ce qu'il y a un impensé dans l'histoire de la métaphysique ; il devient oraculaire lorsqu'il essaie de dire « l'autre commencement », celui où la différence ontologique serait enfin prise en charge. Ellul déclare rejeter l'apologétique ; dans ses ouvrages de foi il parle en témoin, en prophète du Dieu chrétien. (M. Weyembergh, 1994, p. 75).

En outre le recourt à la parole comme refuge contre la puissance de la technique, mais aussi comme « demeure de l'être » que l'on retrouve dans la pensée de Heidegger est aussi présente chez Ellul, mais sous une autre forme. Dans *La parole humiliée* (2014), Ellul montre que la société contemporaine se caractérisant par sa « haine pour la parole » dévaluée par l'idolâtrie de la technique, s'est vidée de l'intérieur. Il plaide alors « pour une réconciliation entre la parole et la vie » (J.-P. Jézéquel, 2010, p. 1). Dans cette perspective, il rejoint un vœu cher à Heidegger, celui de la réhabilitation de la parole dont il faisait du poète et du philosophe les dépositaires désignés. Car selon lui, le poète est « l'ami qui porte au langage la maison du monde en vue de la rendre habitable » (Heidegger, 1958, p. 98). Et ce n'est pas par hasard que Heidegger fait de cette parole du poète, qui incarne la beauté artistique, la solution ultime à l'*ubris* technicien qui nous menace.

Conclusion

Ces dernières années, la philosophie de la technique a été remise au goût du jour au regard de la mutation sociale dont la technique est le sujet et la menace même qu'elle constitue pour l'avenir de l'humanité. Si au premier abord, les auteurs tels que G. Hottois, A. Leroi-Gourhan, H. Marcuse, G. Simondon et Mumford passent pour être la vitrine de cette philosophie contemporaine de la technique, il reste que les fondateurs de cette pensée semblent être J. Ellul et M. Heidegger. La méthode sociologique du premier (Ellul) a permis de comprendre l'organisation, le fonctionnement et l'évolution sociale du phénomène technique. Tandis que la posture

métaphysique du second (Heidegger) a fini par inscrire la technique dans la destinée de l'humain et de l'histoire générale du monde.

Bien qu'ayant produit leurs œuvres dans des contextes différents, avec des oppositions affichées, un étonnant parallélisme se dégage des deux sphères de pensée. À condition de dépasser le langage heideggérien, on retrouve en effet chez Ellul, tout comme chez Heidegger, une pensée de la technique non plus comme moyen, mais comme un être d'un genre nouveau inscrit dans le destin de l'humanité. Heidegger et Ellul, malgré leur distance, ont élaboré une onto-sociologie qui, au-delà d'être une histoire de l'Occident, interroge aujourd'hui chaque culture par l'universalisation même de la technique et la mondialisation des échanges qui la sous-tendent.

Ce qui est fort remarquable, leur contribution à la philosophie de la technique a été enrichie avec l'avantage d'être devenue aujourd'hui une discipline à part entière, au même titre que la philosophie politique, la philosophie morale, la philosophie du droit, etc. La philosophie de la technique a même engendré (directement ou indirectement) des disciplines telles que l'éthique des technologies, la bioéthique, l'écologie, l'éthique environnementale. Toutes ces nouvelles disciplines portent, à jamais, les empreintes des travaux d'Heidegger et d'Ellul pour ce qu'ils ont dit et peut-être pour ce qu'ils ont tu.

Références bibliographiques

ARJAKOVSKY Philippe, FEDIER et FRANCE-LANORD Hadrien (dir.), 2013, *Le Dictionnaire Martin Heidegger : Vocabulaire polyphonique de sa pensée*, Paris, Éd. du Cerf, 1400 p.

BERGAMIN José, 1937, « Pourquoi l'être plutôt que le néant ? », in *Esprit, Édit. Esprit*, no 55, p. 177-185.

BOSSCHE Marc van den, 1994, « Ellul et Heidegger : entre oui et non », *Foi et vie*, No spécial, vol. 93, No 5-6, p. 125-135.

BOUTOT Alain, 1989, *Heidegger*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », No 2480, 127 p.

DIAKITE Sidiki, 1994, *Technocratie et question africaine de développement : rationalité technique et stratégie collective*, Abidjan, Strateca diffusion, coll. « Penser l'Afrique », 269 p.

ELLUL Jacques, 2008, *La technique ou l'enjeu du siècle*, Paris, Economica, (première édition Armand Colin, 1954), 423 p.

ELLUL Jacques, 1988, *Le bluff technologique*, Paris, Hachette, 1988, 478 p.

ELLUL Jacques, 1973, *Les nouveaux possédés*, Paris, éd. Mille et une nuits, 348 p.

ELLUL Jacques, 2004, *Le système technicien*, Paris, Le Cherche Midi, (première édition Calmann-Lévy, 1977), 386 p.

ELLUL Jacques, 1965, « Réflexions sur l'ambivalence du progrès technique », *Revue administrative*, PUF, No 106, pp. 380-391, 12 p.

GARRIGOU-LAGRANGE Madeleine, 1981, *À temps et à contretemps,* Paris, Centurion, 209 p.

GRONDIN Jean, 1987, *Le tournant dans la pensée de Martin Heidegger*, Paris, PUF, coll. « Epiméthée », 136 p.

HEIDEGGER Martin, 1958, « Dépassement de la métaphysique », *Essais et conférences*, Paris, Gallimard, trad. André Préau, pp. 80-115.

HEIDEGGER Martin, 1958, « La question de la technique », *Essais et conférences*, Gallimard, trad. André Préau, en ligne, URL : https://monoskop.org/images/3/31/Heidegger_Martin_1958_La_question_de_la_technique.pdf, consulté le 8 mars 2019.

HEIDEGGER Martin, 1987, *Être et temps*, Bibliothèque de philosophie, Paris, Gallimard, trad. François Vezin, 600 p.

HEIDEGGER Martin, 1990, « Sérénité », Question III, Paris, NRF Gallimard, traduction André Préau, 504 p.

MARX Karl, 1993, *Le Capital*, Paris, PUF, dir. Jean-Pierre Lefèbvre, 992 p.

PORQUET Jean-Luc, 2008, *Jacques Ellul l'homme qui avait (presque) tout prévu*, Paris, Le Cherche-midi, 368 p.

ROGNON Frédéric, 2007, *Jacques Ellul, une pensée en dialogue*, Paris, Labor et Fides, 429 p.

TAMINIAUX Jacques, 1986, « L'essence vraie de la technique », *Martin Heidegger. L'Herne*, coll. « Biblio essais. Livre de poche », p. 263-284.

TREFFEL Roman, « La technique selon Heidegger », en ligne, URL : https://1000-idees-de-culture-generale.fr/technique-heidegger/, consulté le 15 octobre 2019.

TROUDE-CHASTENET Patrick, 1995, « Jacques Ellul : l'homme de parole », Communication et organisation, En ligne, URL : http://journals.openedition.org/communicationorganisation/1791, mis en ligne le 26 mars 2012, consulté le 28 novembre 2019.

TROUDE-CHASTENET, 1994, *Sur Jacques Ellul, Bordeaux, L'esprit du temps*, 360 p.

WEYEMBERGH Maurice, 1994, « J. Ellul et M. Heidegger. Le prophète et le penseur », *Sur Jacques Ellul*, Paris, Esprit du temps, pp. 77-100.

WYBRANDS Francis, « ESSAIS ET CONFÉRENCES, Martin Heidegger-Fiche de lecture », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 12 février 2019. URL : http://www.universalis.fr/encyclopedie/essais-et-conferences/